

avec François Chalais 38
dans l'album
10, 10 - 40

GINEMA La Symphonie pastorale

(MARIGNAN)

L'AMATEUR d'idées commencera, à propos de « La Symphonie pastorale », par remercier M. Jean Delannoy. Il s'émerveillera de ce phénomène que les habitudes du cinéma rendent extravagant : un metteur en scène qui n'est pas hostile à la littérature, fût-elle l'une des premières du monde, celle de M. André Gide. Il s'émerveillera de la volonté qui fut sans doute indispensable à l'origine d'un tel film pour imposer même par le truchement de la réussite financière de « L'Eternel Retour », cette histoire doublement inquiétante aux oreilles d'un producteur puisqu'il n'y est pas seulement question d'une aveugle, thème évidemment insupportable pour des gens chez qui les cinq sens se résument essentiellement à celui de la vue, mais aussi de protestantisme, doctrine qui jusqu'à présent n'a pas tenté l'art délicat de M. Le Hénaff et de quelques autres philosophes modernes. Le sujet était beau parce qu'il n'est pas aimable, contrarié, d'autre part, par le souci de ne pas trahir les sortilèges d'une œuvre qui se suffit à elle-même. L'imprudence consistait seulement à oublier que M. Gide n'est pas un conteur, qu'il ne s'attache jamais dans ses livres à la description d'une vie, mais à celle d'un malaise et, partant, que les malaises sont rarement photographiques; qu'un homme enfin, si subtilement enchaîné aux curiosités du langage, pour qui les idées ne sont souvent que les trempings d'un rythme littéraire, ne pouvait être transformé en images que perdre l'essentiel de lui-même — je veux dire ce à quoi il tenait le plus et qui mérite tout de même une certaine considération.

Pour cela, l'amateur d'idées, tout en conservant pour une pareille entreprise son estime la plus choisie, ne pourra devant le résultat obtenu se défaire de quelque irritation. Il verra le scrupuleux Pierre Bost, timoré, fidèle, rarement convaincant, détruire le sens profond de « La Symphonie » à force de respecter l'apparence qui doit être la sienne pour un observateur superficiel. Le travail était impossible. M. Gide est à lui-même son propre dictionnaire. On ne porte pas le « Larousse » à l'écran. Là où il convenait de présenter un drame protestant, avec tout ce que cela comporte de rigueur absurde, de glace, de cas de conscience déme-

surés, d'admirable probité aussi, on ne nous a montré que le jeu d'une belle fille savante. Les luttes ételées de la choir, de l'esprit et de la bible se sont effacées devant une pin-up girl de talent.

L'amateur de cinéma, de son côté, trouvera lui aussi, je crois, quelque motif à se plaindre. On comprend, après l'échec de « La Part de l'ombre », que M. Delannoy ait eu à cœur de se réhabiliter, pour tant est qu'il ait cru cela nécessaire. Personne, pour cette raison, n'aura la sottise de lui reprocher d'avoir voulu faire un film parfait. Mais les films parfaits offrent cette particularité de ne jamais l'être. Il y a toujours, dans un ouvrage collectif, un élément plus réussi que les autres, et de là nuit à l'ensemble. « La Symphonie pastorale » distribuait volontiers ses prix d'excellence dans cet ordre : 1° le livre de M. Gide; 2° l'interprétation de Mme Michèle Morgan; 3° le dialogue de M. Bost; 4° la mise en scène de M. Delannoy. Cela aurait dû être le contraire.

Certes, ainsi troussée, cette « Symphonie » (le mot ici a perdu tout sens) demeure attachante. Je me félicite, plusieurs fois, d'avoir

été ému. Mais le film de M. Delannoy me paraît avoir manqué son but essentiel qui était, j'imagine, autre chose que de donner à une seule saison un sujet de conversation. Pour avoir remplacé une étude de mœurs par un album de photographies, M. Delannoy a perdu le bénéfice d'une hardiesse qui force la sympathie. Cela n'est pas tout à fait sa faute si cinquante ans d'erreur ont enseigné aux metteurs en scène que le cinéma n'était qu'un composé d'images mouvantes et de pensée immobile.

François CHALAIS.

P.-S. — Il est naturellement tout à fait scandaleux que « La Belle et la Bête » n'ait pas eu, au moins, à Cannes, le prix du meilleur film français. On comprend que de telles récompenses n'aient aucune valeur puisqu'elles sont essentiellement destinées à faire plaisir à tout le monde. On trouvera cependant gênant qu'un jury ait couronné une histoire avant de récompenser une œuvre. « La Belle et la Bête » avait cet éminent mérite de rappeler que la France était toujours le pays du dix-septième siècle. Cannes a préféré le dix-neuvième. Affaire de goût — ou plutôt de mauvais goût.